

La *Maison*
des *L*evasseur

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La maison des Levasseur / Julie Rivard

Nom : Rivard, Julie, 1977- , auteure

Rivard, Julie, 1977- | 1959, les grandes rafales

Description : Sommaire incomplet : tome 2. 1959, les grandes rafales

Identifiants : Canadiana 2018942706X | ISBN 9782897831509 (vol. 2)

Classification : LCC PS8635.I937 M35 2019 | CDD C843/.6-dc23

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

JULIE RIVARD

La *Maison*
des *Levasseur*

1959. Les grandes rafales



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À tous les Rivard, Blanchette, Poulin, Lebeuf, Ouellet, Chenard et
Lecavalier qui meublent ma vie, me lisent, m'aiment et me soutiennent.
Car pour créer une famille fictive de roman, il en faut une grande et
belle, bien réelle, comme source d'inspiration. Merci xxx*

1

Le grand départ

Vito déambulait dans les allées. Tout était si blanc, si propre, aussi propre que son épicerie, mais si aseptisé que tout reluisait comme un miroir. Une odeur de nettoyeur citronné flottait dans l'air froid qui s'était immiscé dans le local par l'ouverture d'une fenêtre. L'homme avait fait l'acquisition de la pharmacie sur un coup de tête, sans consulter quiconque. Il n'avait écouté que son instinct entrepreneurial, sachant au tréfonds de lui que s'il n'achetait pas le commerce sur-le-champ, quelqu'un d'autre sauterait sur cette incomparable occasion. À la suite de l'emprisonnement de son fils délinquant, le pharmacien n'avait plus été en mesure de se consacrer à sa profession avec autant de dévouement qu'auparavant. Mais son âge avancé avait été l'incitatif le plus convaincant dans le processus décisionnel. C'est ainsi que le bon pharmacien avait décidé de vendre son commerce et de déménager sa famille en banlieue de Québec afin de s'offrir un nouveau départ. Le malheur des uns faisant le bonheur des autres, la jolie pharmacie de village s'apprêtait à renaître sous la direction de Vito Costa. Le seul hic, et non le moindre, c'est que le nouveau propriétaire n'avait aucun pharmacien en vue. Il ne pourrait donc pas vendre de médicaments prescrits par les docteurs de l'hôpital. L'une de ses sœurs, Rosa, se chargerait toutefois de la vente aux clients.

Ce matin même, en ficelant ses rôtis à l'épicerie, Vito avait eu une idée de génie : il rédigerait une lettre au Département des sciences pharmaceutiques de l'Université Laval. Il vanterait les bienfaits de la vie au bord du lac Pohénégamook, ferait miroiter un salaire alléchant et dresserait même une liste de loisirs attirants pour un jeune diplômé. Il était sûr d'avoir découvert l'astuce du siècle et, pour s'assurer de la qualité de son français écrit, il demanderait à sa deuxième voisine, qui enseignait au couvent, de réviser son texte. Tout était nickel dans ce plan. La seule déception qu'avait Vito était de ne pas pouvoir partager son enthousiasme avec Olivia. La jeune femme avait commencé ses cours de bureautique à Rivière-du-Loup et ne revenait au village que les week-ends. Leur amour naissant en souffrait beaucoup... quoique leurs retrouvailles soient toujours émotives et exaltantes ! Outre la distance, il y avait aussi leur différence d'âge qui créait quelques accros. À trente-cinq ans, athlétique et exhalant ce charme latin, l'homme suscitait chez Olivia une certaine inquiétude. À dix-huit ans, indépendante, belle et brillante, la jeune femme suscitait chez Vito une jalousie plus que certaine. Alors qu'Olivia craignait qu'il s'embête et succombe à une *vraie* femme, Vito angoissait à l'idée qu'elle tombe éperdument amoureuse d'un jeune blanc-bec de sa génération. Bref, le vendredi soir n'arrivait jamais assez vite au goût des nouveaux amoureux, qui devaient composer avec ces aléas et ces craintes.

— Bon mardi, monsieur le boucher ! chantonna une ménagère en s'arrêtant devant le comptoir vitré. Ma foi, on dirait que vous êtes plus bel homme chaque jour !

— C'est parce que je travaille dans le froid, plaisanta-t-il en désignant sa chambre de coupe. Ça me garde bien conservé.

— Arrêtez donc, rigola-t-elle en lui flattant l'avant-bras. Bon, un peu de sérieux. Mon Régis va me ressortir son caractère de cochon si je lui rapporte pas ses tournedos.

Tout en emballant les pièces de bœuf, Vito se dit intérieurement que jamais, au grand jamais, il ne laisserait une futilité comme la viande gâcher une relation de couple. Puis, en répétant sa propre phrase dans sa tête, il éclata d'un rire franc. Il rit si fort que sa cliente en sursauta. Après s'être excusé, il lui remit la marchandise enveloppée de papier rose et la remercia pour son achat, ainsi que pour sa fidélité envers le magasin général Costa. Elle le remercia à son tour et se dirigea vers la caisse. Vito poursuivit sa journée de travail tout en réfléchissant au contenu de la lettre qu'il rédigerait en soirée et tout en rêvassant à Olivia, qui lui manquait tant.

* * *

À la maison des Levasseur, Raquel achevait de pratiquer ses vocalises. La chorale de l'école préparait un concert de Noël et la jeune femme était l'une des solistes vedettes du groupe. Elle adorait chanter et cette passion la gardait motivée en cette dernière – et selon elle, interminable – année du secondaire. Assise en tailleur sur son lit, les paupières closes, elle se concentrait sur les intonations de sa voix. Elle pouvait atteindre des aigus angéliques tout autant que des basses feutrées. Raquel avait du talent. Dépouillé de tout accompagnement musical, son chant était encore plus émouvant. Sa famille connaissait son amour pour la musique, mais n'avait pas encore eu l'occasion d'apprécier toute l'étendue de son

don. Une fois ses exercices terminés, Raquel soupira profondément tout en rouvrant les yeux. C'est à ce moment qu'elle sursauta. Mederick l'observait en silence dans le corridor. Mais depuis combien de temps déjà ? Elle tenta de se ressaisir en appuyant une main sur son cœur. D'un bref coup d'œil, le jeune homme s'assura de ne pas être vu par quiconque avant de pénétrer dans la chambre à coucher. Fou d'amour et d'admiration, il souleva Raquel du lit pour lui imposer un long baiser. Elle n'avait jamais connu de pareilles embrassades, aussi chaudes, aussi fortes, aussi prenantes. À chacune de leurs étreintes, elle réalisait toutefois qu'elle n'était jamais assez près de lui. Raquel souhaitait se coller sur lui au point de se sentir profondément *en lui*. Il était à parier que le jeune homme ressentait le même manque...

— Les gens vont bientôt arriver, chuchota-t-elle en lui caressant le visage et en s'attardant au passage à sa cicatrice distinctive.

Mederick l'embrassa à nouveau et, cette fois, elle fut remuée par l'apparition de mains désireuses sur ses seins gonflés, mais prisonniers d'un cardigan ajusté. Malgré une envie fulgurante qu'il poursuive ses caresses, elle freina l'élan du jeune homme. Tel un brigand pris en défaut, il s'éloigna d'elle en élevant les paumes dans les airs. Son demi-sourire malicieux poussa Raquel à l'insulter un brin tout en pouffant de rire. L'autochtone adorait la fougue de la jeune fille ; il prit donc cette remontrance avec la bonne humeur d'un joueur qui se veut bon perdant.

— Eh que t'as l'air tannant quand tu fais cette face-là !

— Quelle face ? blagua-t-il, faussement ignorant.

Mederick était un homme de peu de mots: il avait hérité du stoïcisme typique qu'on reconnaissait aux autochtones. Lorsqu'une émotion l'habitait, elle se lisait plutôt sur sa physionomie. Tout comme en cet instant précis, où il avait envie de jouer au plus rusé avec Raquel. Ses yeux noirs souriaient au point de se brider davantage.

— Descends avant moi pour que ça paraisse bien, lui ordonna-t-elle dans un murmure.

— Tu vas me donner deux p'tites minutes parce qu'en ce moment, c'est moi qui parais pas bien du tout, chuchota-t-il à son tour.

Elle remarqua le relief à son pantalon et rougit aussitôt. Le jeune homme se mit à faire les cent pas dans la chambre, l'air hyper concentré. Il semblait décidé à vaincre un ennemi embarrassant. Une fois sa victoire plus assurée, il emprunta le couloir et descendit à l'étage inférieur par le grand escalier de noyer. Quelques personnes étaient déjà arrivées au gîte La vieille maison du lac. Mederick reconnut les deux autres pensionnaires, le bon vieux voisin Théophane, Romain et Gisèle Renaud, ainsi qu'un couple de leur âge avec lequel ils tissaient peu à peu des liens. Marion Levasseur s'empressa d'informer Mederick qu'elle attendait d'autres invités, dont quelques *jeunes femmes* agréables. Celui-ci trouva loufoque le fait que la dame insiste sur «jeunes» et «femmes». Bien sûr, il voyait clair dans son jeu. Marion espérait que sa fille et lui se désunissent et se trouvent d'autres partis, chacun de leur côté. Or, Mederick était incapable de s'éloigner de Raquel. L'attraction était viscérale. L'autochtone ne lâcherait pas prise. Ce qu'espérait la dame relevait du vœu pieux.

— Tiens, si c'est pas notre ami chambreur! lança un des pensionnaires. Je te paye une p'tite frette?

Mederick accepta avec bonheur la bouteille d'O'Keefe froide et suintante qu'on lui tendit. C'était jeudi soir après tout, la semaine était presque terminée, le vendredi étant toujours plus mollo que les autres jours à l'usine. En plus, il avait écopé de beaucoup d'heures supplémentaires en raison de l'accident de travail d'un collègue. Avec ses dix-neuf ans – il avait célébré son anniversaire la semaine dernière –, Mederick Wallace pouvait se permettre de boire au même titre que les autres hommes invités à cette soirée. Toutefois, il supportait moins bien l'alcool que certains... D'aucuns prétendaient que c'était en raison de ses gènes autochtones. C'était un préjugé bien répandu dans tout le Québec. Cela restait à prouver scientifiquement, mais dans le cas de Mederick, il était bien vrai qu'il devait faire plus attention que les autres.

— J'espère que Colette nous a pas fait des accroires, dit l'un des chambreurs, un grand viril à la tête rasée.

— Colette dans le sens de «Coco»? s'enquit Mederick.

— Exact, répondit l'homme en essayant de retenir une éructation de houblon. Elle nous a promis de venir faire un tour avec son amie, la p'tite brune, c'est quoi son nom, déjà?

Le troisième pensionnaire fouilla dans sa mémoire un instant et trouva le prénom en question: Françoise. Elles étaient inséparables, ces deux-là. Un «duo du tonnerre», comme elles se surnommaient elles-mêmes. Elles étaient partout où il y avait des plaisirs à découvrir. Aucune danse, aucune soirée thématique, aucune fête ne leur échappait. Elles adoraient

les loisirs et aimaient surtout les hommes qui y participaient. Pour ajouter du lustre à leur duo et pour apporter un peu de *glamour* hollywoodien à ce coin de pays reclus et forestier, les filles s'étaient elles-mêmes attribué le sobriquet «Coco et Frankie». Une rumeur circulait qu'elles pratiquaient un numéro musical – des reprises de succès américains – afin de lancer leur semblant de carrière à l'hôtel Pohénégamook. C'est Raquel Levasseur qui en avait eu vent à sa dernière répétition de chorale. Coco et Frankie voyaient grand.

— J'ai hâte de voir si Colette va mettre sa p'tite robe avec des cerises, dit le grand gaillard en se léchant la lèvre inférieure.

L'autre pensionnaire émit un rire tendancieux, tandis que Mederick demeurait impassible derrière sa bouteille de bière élevée. Il considéra les deux hommes tout en calant une longue gorgée de liquide frais. Une mélodie résonna jusqu'au salon : quelqu'un venait d'appuyer sur la sonnette du gîte. Les pensionnaires se réjouirent ; ce devait être les petites femmes. Ils redressèrent l'échine et celui avec des cheveux se les coiffa vite de ses dix doigts. Mederick les trouvait fiers comme des paons. Sérieux en surface, il se moquait d'eux intérieurement. Les nouveaux convives firent alors leur apparition au séjour. Monsieur le curé et l'un de ses bedeaux. Pour les pensionnaires, la déception fut totale ! Ils murmurèrent des jurons tout en s'enfilant de grandes rasades de bière. Mederick était divertie par l'ironie de la situation.

— Entrez, entrez ! s'empressa de les accueillir Marion. Laissez-moi vous débarrasser de vos chapeaux et de vos manteaux. On vous attendait justement pour démarrer les jeux.

Vu la popularité croissante des soirées de cartes de son établissement, Marion s'était procuré d'autres jeux de table pour créer de la variété : Yum, Parcheesi, *cribbage* et backgammon. Marion prépara une crème de menthe sur glace pour le curé Ferguson. Elle avait noté cette préférence dès la première visite du religieux au gîte et comptait ne jamais le décevoir. Bien qu'il soit affable et humble, elle considérait tout de même Grégoire Ferguson comme son plus prestigieux client. Une fois que tous furent attablés, abreuvés et équipés d'un jeu, Marion prépara les bols d'arachides salées, de petits cornichons sucrés et de croustilles. Mais où se terrait Raquel ? Elle était censée l'assister dans le service, puisque Béa dormait déjà et qu'Olivia se trouvait à Rivière-du-Loup. Et par-dessus le marché, voilà qu'on sonnait encore à la porte ! Ne voulant pas que Mederick monte à la chambre de sa fille – elle ignorait qu'il s'y trouvait à peine quinze minutes plus tôt –, Marion demanda plutôt à Gisèle Renaud d'aller jeter un œil à l'étage.

— Je pense que, cette fois-ci, c'est la bonne, murmura l'un des chambreurs avec anticipation.

Il avait raison : Coco et Frankie venaient de faire leur entrée en scène. Tous se retournèrent vers l'arche du salon. Pas de robe à cerises en vue, mais des vêtements moulants et révélateurs des courbes féminines. Les deux chambreurs se réjouirent alors que les demoiselles se dirigeaient tout droit vers leur petite table ronde. Elles n'oublièrent pas de saluer au passage les autres invités. Coco remarqua aussitôt la présence de Romain Renaud. Le curé et son bedeau partageaient sa table, mais Romain semblait non accompagné. Tout en s'assoyant sur les genoux du costaud à la tête rasée, Coco fit

exprès de plonger son regard dans celui de Romain. Puis, elle enlaça le cou du gaillard et lui soutira un juteux baiser. Privé d'intimité par sa fragile Gisèle depuis des années, Romain ne sut demeurer de marbre. Il regarda la blonde provocatrice avec du feu sur les joues et des pensées malvenues... qu'il lui fallait chasser au plus vite ! C'est alors que la jolie Gisèle réapparut au séjour. Aussitôt, Coco perdit ses airs badins. Elle se détacha du gaillard et se tira une chaise à ses côtés.

— Raquel se sent grippée tout à coup, murmura Gisèle à Marion. Elle a mal aux muscles, à la gorge...

Marion n'était pas enchantée, mais comprenait que sa fille doive se reposer. Avec sa grande bonté, Gisèle offrit à la tenancière du gîte de l'assister. Les Renaud et les Levasseur étaient plus que des amis ; ils se considéraient comme de la parenté. Ils venaient du même village sur la Côte-de-Beaupré et avaient traversé des hauts et des bas ensemble, comme leur grand déménagement dans le Témiscouata et le récent décès du mari de Marion, lequel avait été une figure paternelle pour Romain. L'aide de Gisèle était donc toute naturelle et Marion ne se sentit pas gênée de l'accepter. Les deux femmes se mirent à distribuer des plats de grignotines et à verser de nouvelles boissons à ceux qui en voulaient. Les jeux débutèrent d'emblée, et surtout, dans l'enthousiasme. À la demande de Marion, Gisèle tamisa l'éclairage et alluma la radio afin d'ajouter une trame de fond musicale. Tout le monde s'amusait ! Les digestifs coulaient à flots, les vainqueurs célébraient et les perdants se plaisaient à les apostropher. Seul Mederick Wallace ne festoyait pas. Il se posait de sérieuses questions. Que se passait-il avec sa belle brune ? Avec finesse, il fit exprès de perdre la partie en cours, prétexta une envie

pressante et put ainsi quitter la table. Il monta subtilement à l'étage. Il inséra son visage dans l'entrebâillement de la porte de Raquel.

— T'en as pris du temps, lui reprocha-t-elle en lui faisant signe d'entrer au plus vite. Ferme la porte derrière toi. Tiens, barre-la.

Elle lui lança une clé antique, qu'il attrapa de justesse. Il se dépêcha ensuite d'exécuter les ordres de Raquel. Il savait sa brunette cachottière, mais pas à ce point ! Cette fois, elle poussait l'aventure à l'extrême. Sous le même toit que sa mère... et que le curé Ferguson, pour l'amour du saint ciel ! Mederick était conscient du risque énorme qu'ils couraient tous les deux à se barricader ainsi dans la chambre à coucher. Il était à la fois excité et réticent. Raquel repoussa les draps : elle avait revêtu un *baby doll* en satin bleu pâle. Ses fines jambes... ses seins qui débordaient de l'ourlet de dentelle... Mederick se précipita sous les couvertures. Les jeunes amoureux savaient qu'ils ne devaient pas dépasser les bornes, mais leur attirance était si puissante qu'il leur était très ardu de ne pas céder à certaines tentations. Ils se laissèrent donc aller un peu plus qu'à l'habitude, se rapprochant davantage... bousculés par le temps très bref qui leur était imparti.

De son côté, Vito Costa souffrait de plus en plus de l'éloignement d'Olivia. En solitaire dans son habitation, il songeait au regard vert profond de sa bien-aimée, à sa beauté intelligente, à son caractère décidé. Stylo à la main, il aurait dû être en train d'écrire sa lettre au Département des sciences pharmaceutiques, mais il n'arrivait pas à se concentrer. Il ne pensait qu'à Olivia. Il ne pouvait croire qu'il serait contraint de vivre une relation à distance pendant toute la durée des études de

la jeune femme. Mais plus il cogitait, le bout du stylo bien appuyé sur les lèvres, plus les possibilités s'esquissaient dans son esprit. Et si?... Non, Olivia n'accepterait jamais! Mais *qui ne risque rien n'a rien*. En y réfléchissant davantage, Vito trouvait que son plan avait du sens. Il ne lui suffisait que de trouver la bonne approche et les mots justes pour convaincre la jeune femme. Il devrait user de finesse. Vito croyait posséder cet atout. Il sourit pour la première fois de la soirée. Il avait un plan! Ou du moins il tenait quelque chose... Enorgueilli, il retira le capuchon de son stylo pour enfin amorcer la rédaction de sa lettre à l'Université Laval. «Saint-Éleuthère, le 27 novembre 1958. À l'attention de vos finissants en pharmacologie. Bonjour à vous...» Vito poursuivit ainsi son écriture jusqu'à ses «salutations les plus distinguées», pour ensuite insérer le précieux papier dans une enveloppe. Il inscrivit ses coordonnées ainsi que celles du destinataire. Il ne scella pas l'enveloppe, souhaitant faire réviser la lettre par sa voisine. Mais il en était satisfait et se disait que demain serait un jour porteur d'espoir. Il posterait sa demande et reverrait Olivia. Il se coucha le cœur gonflé d'attentes heureuses.

